

Dâi bounès z'orolhiès

Autor(en): **C.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 7

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196750>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Tout le monde; il vous aime et vous l'aimez aussi.

— Je respecte votre père, je suis reconnaissante des bontés qu'il m'a témoignées, voilà ce qui est vrai, tout le reste est faux; d'ailleurs, vous l'avez dit, je ne suis qu'une pauvre servante, recueillie par charité. En prononçant ces derniers mots, Marguerite ne put retenir ses larmes.

— Pardonnez-moi, ah! pardonnez-moi, Marguerite, je vous ai fait de la peine, mais... tenez... j'étais fou quand j'ai dit cela, et puis je souffrais tant, car, voyez-vous, loin de vous détester... je vous aimais de tout mon cœur.

— Vous m'aimiez!

— Et à présent plus que jamais. Ecoutez, Marguerite, je retournerai à la maison, mais vous y resterez.

— Je ne sais si je dois... je crois qu'il vaut mieux que je m'en aille.

— Je comprends, vous ne pouvez me voir, reprit tristement le jeune homme.

— Ne croyez pas cela, Monsieur Antoine, je suis touché de vos bonnes paroles, mais je ne puis oublier que je ne suis qu'une pauvre fille, et je ne peux ni ne dois répondre à votre amour.

— Et si j'étais pauvre aussi?

— Alors, dit Marguerite en rougissant, alors... je ne sais pas.

Un instant après les deux jeunes gens revenaient côte à côte, à la ferme Cornaz. Le silence qu'ils observaient n'était pas un indice de froideur ou de mésintelligence, car Antoine jetait à la dérobée sur sa compagne des regards remplis d'espérance et d'amour.

Les vendanges sont achevées, les vergers sont dépouillés de leurs fruits, mais l'hiver n'est pas encore là; quelques beaux jours viennent encore réjouir la fin de l'année. Il faut en profiter, c'est ce qu'on répète un peu partout, et à la ferme Cornaz plus qu'ailleurs.

Il n'est bruit dans tout le village de Chexbres que du mariage du fils Cornaz avec la belle *effeuilleuse*. Chacun prétend avoir eu vent de la chose depuis longtemps.

— Je vous l'avais toujours dit, répète une vieille commère dont le menton cherche sans cesse à embrasser le nez. Ça ne pouvait finir autrement.

— Mais c'est du père Abram que vous parliez, François, lui répond une forte luronne aux joues rouges comme des coquelicots.

— C'est bon, c'est bon, Jenny, on sait ce qu'on sait; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit clair.

À la *Croix-Blanche*, les commérages entre hommes vont aussi leur train. L'oncle Samuel est accablé de questions, mais il est trop affairé pour y répondre, car le grand jour approche, et c'est lui qui s'est chargé de l'organisation de la fête.

— Le mariage d'Antoine et de Marguerite est effectivement décidé. — Abram Cornaz, au rebours de ce qui se passe en pareil cas chez les gens riches, avait accueilli avec joie la demande de son fils, touchant le mariage de celui-ci avec l'aimable *effeuilleuse*; il préférerait Marguerite, pauvre, laborieuse et modeste, à une personne richement dotée qui arriverait chez lui avec autant de prétentions que d'écus.

Qui fut heureux de ce dénouement? Ce fut, outre le jeune couple, l'oncle Samuel: sa filleule épousant Antoine, c'était mieux encore qu'il ne l'avait espéré; aussi voulut-il se charger du *trousseau*. Son égoïsme et sa mauvaise humeur avaient disparu tout à fait.

Sans être riche, l'aubergiste de la *Croix-Blanche* avait, dans un tiroir secret d'une vieille *garde-robe*, certains vieux louis de Berne qui n'attendaient que le moment de rentrer dans le monde. L'oncle Samuel en employa quelques-uns à l'achat du *trousseau*; il y mit de l'amour-propre, et on fut unanime pour trouver qu'il fit royalement les choses. Quant à Antoine, le brave garçon pensait que les magasins de Lausanne et de Vevey ne seraient jamais assez assortis au gré de ses désirs et selon les mérites de sa fiancée.

Le jour de la noce arriva enfin, de nombreux pèrards et coups de fusil l'annoncèrent à tous les environs. Devant l'église du village, une quantité de curieux attendaient le cortège de la mariée. Celui-ci parut, précédé par une foule d'enfants. Marguerite, vêtue de blanc et la couronne de fleurs d'oranger sur la tête, attirait tous les regards; elle donnait le bras à son parrain; venaient ensuite Antoine, son

père et un grand nombre d'invités des deux sexes.

Après la bénédiction nuptiale, le ministre fit aux nouveaux époux une touchante et chaleureuse allocution, qui les impressionna vivement.

— *Regarde-voir*, disait un des gamins qui s'étaient *faufilés* dans l'église.

— Quoi! lui demanda un de ses compagnons.

— L'oncle Samuel qui pègre!

Au sortir de l'église, on se rendit à la *Croix-Blanche*, où des chars à bancs tout attelés attendaient les gens de la noce.

Après une joyeuse collation, on monte en char, les jeunes gens faisant de leurs bras des dossiers pour leurs compagnes, puis les chevaux partirent au grand trot pour Vevey, où devaient avoir lieu le dîner et le bal.

Et maintenant, ami lecteur, que vous dire de plus?... Toutes les espérances conçues par le jeune couple se sont pleinement réalisées. Antoine, *rangé* et laborieux, fait le bonheur de sa femme, qui le lui rend bien; cette dernière, toujours belle et heureuse, ne laisse pas passer un seul jour sans rendre grâce à Dieu de son bonheur; le père Cornaz, comblé de soins et d'attentions, semble rajeuni de dix ans. Quant à l'oncle Samuel, il va toujours, suivant son expression, son petit bonhomme de chemin; toutes ses câlineries, ses caresses et ses gracieusetés, sont réservées à deux petits êtres blonds et roses. Ce sont les enfants de l'*Effeuilleuse*.

H. R.

Dâi bounés z'orolhiés.

On n'est tot parâi pas ti lè mîmo quand on a bu on coup!

Vo vâidès bin soveint dâi gaillâ qu'ont fifâ' n'a tropa dè demi-litro que sont diés què dâi tiençons et que sè mettont adè à ein tsantâ dâi totès galèzès, àobin que vo débliottont on moué dè dieuséri à vo fèrè crèvâ dè rire; cliâo ziquie, l'est dâi soulons dè sorta po bin derè; mâ, y'ein a assebin dâi z'autro que sont bordons et pottus qu'ôrdianstro quand l'ont cauquiès verro derrâi lè tètets; tsertsons rogne à tot le mondo et l'einmourdzont dâi tsecagnés à quoui que sâi; ma fâi, avoué cliâo cocardiens, ne faut pas cressenâ et ni allâ lâo derè dou iadzo « crapaud », kâ l'ont astout eimpougnâ 'na bottolie àobin on tabouret pè'na piauta et hardi! pan, su la pipe!

Enfin quiet, cé diablo dè vin ne fâ pas à ti lo mème effet; lè z'ons, quand l'ont bu, ont'na ni affâ dâo tonaire et dâi z'autro ne poivont pâpi derè papet; y'ein a assebin que poivont sè reduirè sein cotâ lè mourets, quand bin l'ont goliassi tota la dzornâ et dâi z'autro, qu'on feimeint bu dou iadzo trâi décis, que tignont tota la tserrière ein deseint: « A moi les murs, la terre m'abandonne! »

Et cliâo qu'ont lè guibaulès que refusont dè fèrè lâo servicio! que faut que dâi bons citoyens lè preignent pè lè brés et pè lè piautès po lè remorquâ tant qu'a l'hotô! Ein vouaiquie dâi gaillâ que baillont dâo fi à retoudrè! assebin quand on padè esquivâ cliâo covrà, faut lo fèrè, kâ quand on rapportè dinse tsi li on compagnon, faut pas s'atteindrè à reçaidrè dâi remachèmeints dè la fenna et ni on verro, quand bin dâi iadzo, vò l'ariâ prâo affanâ; la pernetta vo fâ n'a potta qu'on derâi que l'est vo qu'âi soulâ se n'homme.

Carcavet étâi on gaillâ que fifâé destra; assebin sè trovavè prâo soveint pè la pinta avoué dâi bombardaiès dè la metsance. Quand l'avâi dinsè bu, lo mor allavè adè bin, mâ l'est lè piautès que l'âi manquâvont po s'alla reduirè, et comment cutsivè tot solet à n'on pâilo d'amont, s'agessâi d'allâ se fourrà à la paille on pou à catson po pas que la Jeannette l'oussè, kâ la fenna fasai adè lo dètertint quand Carcavet reintrâvè dinse battant.

Onna nè, que l'ein avâi 'na fédérala, lo pin-tier lài dese:

— Ora allein Carcavet! l'est onj'hàorès, tè faut allâ tè reduirè!

— Oh! ne pu pas, l'âi fâ l'autro, y'é coudhi mè lèvâ, mâ lè tsambés refusont, parete que su on bocon paffe; pu yè poairè dè fèrè dâo boucan ein monteint lè z'égrâ et gâ la càrra! se la Jeannette m'out reintrâ; se tè plliè, laisse-mè allâ cutsi su ton fein!

— Na! na! rien dè cein, tè faut alla dremi tsi tè, tè portèri à câcou tant qu'âo pâilo, et po montâ lè z'égrâ, ye trèrè mè choquès, dinse ta fenna ne vâo rein ourè.

— Ah! te crâi que ne vâo rein ourè! l'âi fâ Carcavet, la Jeannette a dâi pe finnès z'orolhiés què tè, pisque mè dit adè que l'out montâ lo baromètre!

C. T.

La fuite de Louis-Philippe. — En France, il est question paraît-il de célébrer le cinquantième anniversaire de la révolution de février 1848. A ce propos le *XIX^e Siècle* rappelle cette amusante anecdote:

» On sait que Louis-Philippe dut fuir les Tuileries en gagnant la place de la Concorde par la galerie qui se trouve sous la terrasse longeant le quai. Le moment était critique, et, bien qu'on n'en voulût point à son existence, ce départ n'était pas aisé.

» Au moment où, hésitant sur le parti le plus pratique à prendre, il débouchait sur la place, un ouvrier vint, l'ayant un des premiers reconnu, se place à ses côtés, énergiquement, en défenseur solide et déterminé. L'homme était doué d'une belle vigueur et il faisait de son corps un rempart au souverain renversé.

» Il s'agissait de faire monter le roi dans un fiacre, qui attendait. La nouvelle de sa sortie s'était répandue comme une trainée de poudre, et la foule s'amassait autour de lui, curieuse et agitée. L'homme jouait des coudes pour faire passer Louis-Philippe et il reçut quelques horions en s'efforçant de lui ouvrir la voie. Le trajet n'était pas long, jusqu'à la voiture, mais il était difficile et laborieux.

» Ce garde-du-corps de la dernière heure, dont le sang-froid était parfait, ne s'épargnait pas pour protéger le monarque pour qui l'exil commençait. Il parvint enfin, au milieu des remous, à gagner le fiacre. Il y fit monter le roi en le poussant, et, avec un air de défi, en regardant ceux qui l'entouraient, il ferma la portière. Tandis qu'il s'assurait qu'elle était bien close, Louis-Philippe, au milieu de son effarement, touché de tant d'égards courageux, remercia avec effusion l'homme qui s'était constitué son protecteur efficace, en lui disant combien il lui savait gré de sa suprême fidélité.

— Oh, ce n'est pas la peine de me remercier, allez! répliqua rondement celui-ci... C'était pour être plus sûr de vous voir partir pour jamais... Vive la République!

Ma tante. — Voici comment les « Annales politiques et littéraires » expliquent l'origine de ce mot par lequel on désigne familièrement le Mont-de-Piété:

Alors que le prince de Joinville était fort jeune et tenu assez serré par son père, qui n'était pas un père prodigue, la reine sa mère lui avait fait cadeau d'une magnifique montre en or.

Un jour, la reine ne voyant plus cette montre au gousset de son fils, lui demanda ce qu'il en avait fait.

— Elle est chez *ma tante*, répondit le jeune homme.

On court chez la princesse Adélaïde: on interroge, on cherche; nulle trace du précieux objet.

Il fallut alors s'expliquer et dire quelle était cette parente inconnue, nouvellement alliée à une famille royale... C'était le Mont-de-Piété.

Le mot fit fortune et passa même la Manche. Seulement les Anglais, qui sont nos contraires